



**HAL**  
open science

## Le suicide des esclaves aux Amériques

Jean-Pierre Tardieu

► **To cite this version:**

Jean-Pierre Tardieu. Le suicide des esclaves aux Amériques. Rose Duroux; Alain Montandon. L'émigration : le retour, Centre de recherches sur les littératures modernes et contemporaines, pp.179-188, 1999, Cahiers de recherches du CRLMC-Université Blaise Pascal, 2-8451-6076-3. hal-04088952

**HAL Id: hal-04088952**

**<https://hal.univ-reunion.fr/hal-04088952v1>**

Submitted on 4 May 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean-Pierre TARDIEU  
(Université de La Réunion)

## Le suicide des esclaves aux Amériques Retour thanatique au pays des ancêtres

Les quatre siècles et demi d'esclavage aux Amériques furent marqués par des phénomènes sociaux bien connus : soulèvements, marronnage, formation de *palenques*, qui manifestèrent dès le début de la traite le refus des Noirs à se plier aux exigences des maîtres les réduisant au rôle d'instruments de production.

Lorsque l'esclave se voyait dans l'impossibilité de protéger sa dignité humaine de la sorte, il ne lui restait plus que trois possibilités : l'aliénation la plus totale, qui lui laissait, dans le système colonial ibérique, quelque espoir d'échapper à son triste sort, la folie, ou la mort par suicide.

Cependant, étant donné les spécificités de la cosmovision africaine, le suicide, dans ce contexte, était probablement autre chose que l'ultime preuve de désarroi ou l'irréversible défi lancé à la société esclavagiste.

### 1-Les modalités du suicide des esclaves

Nous ne reviendrons pas ici sur les conditions de réduction à l'esclavage des Noirs, désormais assez bien connues, même s'il reste encore beaucoup à faire du côté africain. Mis à part le traumatisme de la rupture, irréversible dans la grande majorité des cas<sup>1</sup>, le psychisme des victimes ne pouvait qu'être profondément ébranlé par les rumeurs qui, avant l'embarquement dans les ports de la traite, couraient sur leur sort. Ne croyaient-elles pas qu'au bout du « noir passage »<sup>2</sup>, elles seraient destinées à nourrir de leur graisse les

---

<sup>1</sup> Les historiens de l'esclavage citent quelques cas où des rois de la côte africaine réussirent à récupérer des proches vendus comme esclaves à la suite d'affrontements belliqueux ou de conflits de succession ; voir par exemple : Fernando Ortiz, *Los negros esclavos*, La Habana, Editorial de Ciencias Sociales, 1987, p. 303.

Il y eut par la suite, au XIX<sup>e</sup> siècle, le retour des affranchis en Afrique, mouvement qu'a étudié Pierre Verger, à propos de la formation d'une société « brésilienne » sur la côte du golfe de Guinée dans sa magnifique thèse *Flux et reflux de la traite des nègres entre le golfe du Bénin et Bahia de todos os santos du dix-septième au dix-neuvième siècle*, Paris-La Haye, Mouton, 1968.

<sup>2</sup> L'expression est de Hubert Deschamps, *Histoire de la Traite des noirs de l'antiquité à nos jours*, Paris, Fayard, 1971, p. 121.

mandataires des négriers<sup>3</sup> ? A bien y réfléchir, cette naïve croyance pressentait métaphoriquement la tragique réalité qui les attendait.

Le célèbre anthropologue cubain Francisco Ortiz fut l'un des premiers spécialistes de l'esclavage à évoquer le grand nombre de suicides parmi les Noirs des navires de traite. Il fallait tendre des filets afin d'éviter que certains ne se jettent par-dessus bord lorsqu'on les faisait monter sur le pont pour qu'ils prennent l'air et se dégoûdissent<sup>4</sup>. Plusieurs auteurs, dont F. Ortiz qui s'appuie sur l'ouvrage de Lucien Peytraud, *L'esclavage aux Antilles françaises avant 1789*, paru en 1897<sup>5</sup>, évoquent le refus de beaucoup d'esclaves de s'alimenter. Toute une stratégie fut inventée pour mettre un terme à ces grèves de la faim dont le funeste dénouement menaçait les intérêts du commerce. Le premier instrument de persuasion fut bien évidemment le fouet. En cas de résistance opiniâtre, on approchait un tison ardent des lèvres de l'esclave pour l'obliger à ouvrir la bouche. On avait aussi recours à un étrange instrument vendu dans les boutiques spécialisées de Liverpool, le *speculum oris*<sup>6</sup> : c'est dire combien ce genre de suicide était commun sur les navires négriers.

Tout aussi préjudiciable pour les intérêts du commerce était le suicide par étouffement volontaire, aboutissement d'une phase de prostration bien connue des capitaines<sup>7</sup>. Ce moyen était également utilisé par les esclaves des haciendas cubaines. Ortiz cite un passage d'une œuvre célèbre de Cirilo Villaverde, *Cecilia Valdés*, où l'un des personnages décrit de façon médicale cette asphyxie mécanique par arrêt de la respiration consécutif à un avalement de la langue<sup>8</sup>.

<sup>3</sup> Selon John Barbot, auteur de *A description of the Coast of North and South Guinea*, London, 1732, ces victimes croyaient que la chair des Noirs était particulièrement appréciée des Européens ; cité par Daniel P. Mannix et M. Cowley, *Historia de la trata de negros*, Madrid, Alianza Editorial, 1970, p. 57.

<sup>4</sup> *Op. cit.*, p. 151. Ortiz tire ses sources d'Antoine Marie Thérèse Métral, *Les esclaves*, 1836. Mannix et Cowley citent à cet égard le témoignage de capitaines négriers ; *op. cit.*, p. 120.

<sup>5</sup> Lucien Peytraud cite Médéric Louis Elie Moreau de Saint-Méry, *Description topographique et politique de la partie espagnole et de la partie française de l'île de Saint-Domingue*, Paris, 1784-1790.

<sup>6</sup> Voir : H. Deschamps, *op. cit.*, p. 126 ; D. P. Mannix et M. Cowley, *op. cit.*, p. 120.

<sup>7</sup> D. P. Mannix et M. Cowley se réfèrent à la description de cet état effectuée par George Howe, étudiant nord-américain en médecine embarqué en 1859 sur un navire négrier ; *op. cit.*, p. 122.

<sup>8</sup> « Ora haya hecho uso el negro de los dedos, ora de un poderoso esfuerzo de absorción, evidente es, que doblando la punta de la lengua hacia dentro, empujó la glótis sobre la tráquea y quedó ésta obliterada, impidiendo la entrada y salida del aire en los pulmones o cesando la inspiración y la espiración. He aquí lo que el vulgo llama tragarse la lengua y que nosotros llamamos asfixia por causa mecánica. Durante mis viajes a la costa del África he tenido ocasión de observar varios casos ; pero en mi larga práctica de los ingenios de la Isla, este es

Cependant le procédé le plus employé à Cuba par les esclaves désireux d'en finir avec leur condition, assure Ortiz, était le suicide par pendaison. Il leur arrivait également de se trancher la gorge<sup>9</sup> ou d'avoir recours à l'empoisonnement par des plantes<sup>10</sup>.

Dans le dernier quart du XVII<sup>e</sup> siècle, deux religieux essayèrent en vain d'attirer l'attention des autorités sur les conséquences néfastes de l'esclavage qui, selon leur analyse, allait à l'encontre du message chrétien. Il s'agit des capucins Epifanio de Moirans et Francisco José de Jaca qui, pour cette raison, eurent affaire avec la justice à La Havane. Le désespoir, affirment-ils avec véhémence, pousse bien souvent les esclaves au suicide<sup>11</sup>. Mais est-ce la seule explication d'un phénomène qui, tout au long de l'esclavage, a pris une telle ampleur ?

## 2-Le signifié du suicide

### *Causalités socio-psychologiques*

A l'évidence, le suicide des esclaves n'est pas la *libido morundi* qui entraîne selon Sénèque les insensés et les lâches, mais pourrait être plutôt un effet de la suprême dignité « quand nul remède contre la souffrance n'existe

el primero que se me presenta. Tal género de muerte, lo mismo que el del ahogado, debe ser muy doloroso, peor que el de extrangulación en horca, porque no se produce la asfixia instantáneamente, sino por grados, en todo su conocimiento y después de una agonía atroz. Si hiciéramos la autopsia del cadáver, veríamos que el sistema venoso está ingurgitado de sangre de color negruzco muy oscuro, lo mismo el pulmón y el cerebro. » *In : op. cit.*, p. 360-361.

<sup>9</sup> Ortiz évoque le témoignage du père Jean-Baptiste Labat, bon connaisseur de l'esclavage dans les Antilles : *Nouveau voyage aux îles de l'Amérique. Contenant l'histoire naturelle de ces pays. Nouvelle édition augmentée considérablement*, Guillaume Cavelier Père, Paris, 1742, t. I, p. 416 ; *in op. cit.*, p. 360.

<sup>10</sup> A cet effet ils utilisaient le « curamagüey » (*Chinacum grandiflorum*) et le « guao » (*Commocladia dentada*). Ortiz tire ses références d'Armand Corre, *Le crime en pays créole (esquisse d'ethnographie criminelle)*, Lyon, A. Storck, 1889, p. 48 et sq ; *in ibid.*

<sup>11</sup> Francisco José de Jaca, après 1681, écrit les lignes suivantes dans *Resolución sobre la libertad de los negros y sus originarios en el estado de paganos y después ya cristianos* : « [...] ya el agua hasta la boca de las padecidas tiranías, se determinan y han determinado no pocos, unos a ahorcarse en árboles, o en las mazmorras de sus verdugos amos y amas, otros pasándose a cuchillo, arrojándose otros en ríos, y unos y otros buscando varios géneros de desesperados principios, para verse en lo que se ven y han visto. » *In : Iosephus Thomás López García, Dos defensores de los esclavos negros en el siglo XVII : Francisco José de Jaca ofm cap. y Epifanio de Moirans ofm cap.*, Caracas, 1982, p. 151.

Epifanio de Moirans affirme en 1682 dans *Servi liberi seu naturalis mancipiorum libertatis iusta defensio* : « Otras veces no pudiendo ya resistir más, engañados por el demonio, se arrojan en el precipicio de la desesperación, se suicidan, se ahorcan o se cortan el cuello con un cuchillo o se atraviesan con un machete. » *In Iosephus Thomás López García, op. cit.*, p. 191.

plus que la mort »<sup>12</sup>. Il correspondrait bien au refus de la souffrance, dont parle Schopenhauer :

[...] la volonté s'affirme dans le suicide par la suppression même de son phénomène, parce qu'elle ne peut plus s'affirmer autrement<sup>13</sup>.

Par ce moyen en effet, l'esclave non seulement met fin à sa douleur, mais aussi proclame sa liberté face à son maître. Dans cette optique, il est loisible d'accepter l'analyse sociologique de Durkheim pour qui la cause profonde du suicide est à rechercher dans le degré d'intégration des individus à la société. La neurasthénie inévitable de l'esclave – les descriptions de la traite parlent de « mélancolie » – le prédispose à cet acte<sup>14</sup>. Au Brésil, la nostalgie de la terre natale plongeait souvent les Noirs dans une forte dépression, le « *banzo* », accompagnée d'une grave anorexie entraînant la mort<sup>15</sup>.

Il pourrait y avoir plus, si nous prenons en considération l'analyse de Freud. Pour le père de la psychanalyse

nul ne trouverait peut-être l'énergie nécessaire pour se tuer s'il ne tuait pas en même temps un objet avec lequel il s'était identifié, tournant ainsi contre lui-même un désir de mort primitivement dirigé contre autrui<sup>16</sup>.

Examinons précisément deux cas parmi ceux que nous avons notés lors de nos recherches dans les archives de l'Audience royale de Lima.

Le 13 mai 1812, une enquête est ouverte à Lima pour éclaircir les conditions du suicide de l'esclave Antonio, qui vient d'être découvert pendu à un oranger de la célèbre promenade de la Alameda, tout près du couvent de la Santa Recoleta de las Descalzas<sup>17</sup>. On est à une époque où la justice royale n'est plus indifférente à de tels faits, d'où une enquête circonstanciée. Noir

<sup>12</sup> Voir la rubrique « suicide » de l'*Encyclopédie Universalis*.

<sup>13</sup> Schopenhauer, *Monde comme volonté et comme représentation*, I, 416-417, in *Schopenhauer. Le vouloir-vivre. L'art et la sagesse*. Textes choisis par André Dez, Paris, P.U.F., 1956, p. 209.

<sup>14</sup> Emile Durkheim, *Le suicide. Etude de sociologie*, Paris, P.U.F., 1986, p. 33-34.

<sup>15</sup> Voir : Mário José Maestri Filho, *L'esclavage au Brésil*, Paris, Ed. Karthala, 1991, p. 121. Le « *banzo* », rappelle l'auteur, est évoqué par les spécialistes de l'esclavage dans la colonie portugaise comme : Roger Bastide, *As Religioes Africanas no Brasil*, São Paulo, Pioneira, 1971, p. 120 ; Katia de Queiros Mattoso, *Ser Escravo no Brasil*, São Paulo, Brasiliense, 1982, p. 55.

<sup>16</sup> Freud examine le cas d'un suicide féminin dans *Psychogénèse d'un cas d'homosexualité féminine*, 1920. La citation est tirée de la rubrique « suicide » de l'*Encyclopédie Universalis*, rédigée par René Arlabosse et Jean-Pierre Blanadet.

<sup>17</sup> Archivo Nacional de Lima (A.N.L.), Real Audiencia, liasse 125. 1812, C. 1527.

bossale d'origine angolaise, Antonio a dépassé la quarantaine. Il avait été acheté trente ans auparavant par Don Ignacio Meléndez qui lui laissait la liberté d'exercer le métier de vendeur d'eau contre le versement de six réaux par jour, dont un était consacré à la mule nécessaire à ce commerce et un demi correspondait à la participation du maître à l'entretien de la famille d'Antonio. Il avait effectivement épousé une Noire libre, Juana Pedreros, qui lui avait donné cinq enfants. Tous vivaient dans un logis de location. Or bien souvent les gains d'Antonio ne lui permettaient pas de verser son dû à Meléndez, ce qui l'obligeait à emprunter. De plus, deux mois avant le suicide, le plus jeune enfant de l'esclave, une petite fille, tomba malade. N'ayant pas d'argent pour la faire soigner, le père dut la veiller toutes les nuits. Pendant ce temps, le loyer ne fut pas réglé.

Pas de doute pour Juana Pedreros : les exigences du maître accablèrent son mari au désespoir. Son raisonnement ne fut d'ailleurs pas rejeté par la justice qui admit la bonne conduite d'Antonio et condamna Meléndez à verser un dédommagement de cent pesos à la veuve et à ses enfants. En outre, elle mit en exergue le caractère excessif des versements auxquels se voyaient astreints la plupart des esclaves « journaliers », introduisant une requête auprès du vice-roi afin de mettre un terme à de tels abus, manifestement préjudiciables à la paix civile dans une époque de grande instabilité politique<sup>18</sup>.

Dans le même contexte, un autre événement relevant d'un désarroi semblable fut jugé différemment, car il s'agit d'un infanticide. Le 12 mars 1811, la justice interrogea María Calista Mesa, esclave noire de Don José Manuel Mesa, propriétaire d'une hacienda située dans la vallée de La Nazca. Ne dépassant pas la vingtaine, cette femme avait égorgé sa petite fille, âgée de deux ans, après avoir été fouettée et rasée en punition d'une de ses multiples escapades. Pour sa défense, María Calista alléguait les mauvais traitements que ne cessaient de lui infliger ses maîtres. De plus ils refusaient de la vendre, solution admise par le droit en de telles circonstances. Immédiatement après les derniers sévices subis à la suite de sa dernière fugue, l'esclave décida de soustraire son enfant qu'elle aimait tendrement aux supplices de l'esclavage. La détresse de María Calista ne suffit point à la disculper auprès du juge qui la condamna à la pendaison, sentence exécutée le 7 février 1811<sup>19</sup>.

Cet infanticide procède aussi du désir de soustraire une victime de l'esclavage à une condition devenue insupportable. Cette forme du refus,

<sup>18</sup> Diverses conspirations en faveur de l'indépendance eurent lieu à partir de 1810.

<sup>19</sup> A.N.L., *ibid.*, liasse 120. 1811, c. 1462.

courante dans les pays où régnait l'esclavagisme<sup>20</sup>, a attiré l'attention de la romancière nord-américaine Toni Morrison dans son œuvre intitulée *Beloved*<sup>21</sup>. L'avortement, pratique généralisée parmi les femmes noires<sup>22</sup>, relève de la même préoccupation.

Solange B. de Alberro nous donne une explication du suicide des Noirs au Mexique qui cadre parfaitement avec l'interprétation proposée par Freud : ne pouvant tuer son maître pour mettre un terme à ses souffrances, l'esclave se supprime lui-même (ou donne la mort à l'être le plus cher), « *en détruisant une marchandise de prix, génératrice de richesse* »<sup>23</sup>.

### *Causalités culturelles*

C'est là, évidemment, une explication que ne pouvait fournir la société esclavagiste. Cela ne l'empêcha pas de rechercher une cause en cohérence avec l'idéologie ambiante. Pour le christianisme, qui fonde sa théorie sur l'*Épître de saint Paul aux Romains*, l'être humain n'a pas le droit d'attenter à sa vie, qui ne lui appartient pas. Le suicide est donc un péché d'une particulière gravité, et, si les esclaves le commettent si fréquemment, c'est qu'ils n'ont pas reçu la nécessaire ou la suffisante formation religieuse. Cette analyse se dégage en particulier de l'enquête menée par la justice pour l'affaire de María Calista Mesa, dont les connaissances en matière religieuse se limitaient à quelques prières. A tel point que le juge se vit dans l'obligation de lui expliquer la portée de son geste.

La commission formée à la demande du Consejo de Ultramar, dépendant de la Présidence du Conseil des Ministres espagnol, pour examiner la question des suicides d'esclaves à Cuba, particulièrement nombreux chez les

<sup>20</sup> Jaime Jaramillo Uribe, pour la Colombie, affirme que le suicide et l'infanticide étaient une façon d'échapper à des situations chroniques de mauvais traitements ; in « Esclavos y señores en la sociedad colombiana del siglo XVIII », *Anuario Colombiano de Historia Social y de la Cultura* I (1), Bogotá, 1963, p. 33-34.

<sup>21</sup> Toni Morrison, *Beloved*, Paris, Gallimard, 1989 (1<sup>re</sup> éd. en anglais : 1987). *Beloved*, petite fille, est égorgée par sa mère, esclave noire évadée d'une plantation en 1870.

<sup>22</sup> A Cuba, les esclaves utilisaient comme base des potions abortives la sève et les feuilles du papayer (*Carica papaya*) ; voir Manuel Moreno Friginals, *Cuba / España, España / Cuba. Historia Común*, Barcelona, Crítica (Grijalbo Mondadori), 1996, pág. 175.

<sup>23</sup> « Noirs et Mulâtres dans la société coloniale mexicaine, d'après les archives de l'Inquisition (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles) », *Cahier des Amériques Latines*, 1<sup>er</sup> sem. 1978, p. 67. Alberto Flores Galindo, dans son étude sur Lima à l'époque des faits par nous relatés, reprend l'expression de Christine Hünefeldt qui parle, à propos du suicide des esclaves, de « *chantage maximum* » ; in *La ciudad sumergida. Aristocracia y plebe en Lima, 1760-1830*, Lima, Editorial Horizonte, 1991, p. 101. C'est une explication qu'avait déjà suggérée F. Ortiz : « El esclavo pretendía romper sus ataduras y si bien jamás logró violentamente su libertad como clase social, alcanzó muchas veces burlar a su amo sustrayéndose a la propiedad de éste por la fuga o por el recurso supremo de todos los oprimidos impotentes, por el suicidio ». *Op. cit.*, p. 359.

bossales récemment débarqués<sup>24</sup>, proposa le 29 août 1852 d'avoir davantage recours à la religion pour enrayer le mal :

Nuestra Santa Religión es eminentemente civilizadora, suaviza las costumbres, doma el carácter más fiero y violento, da la conformidad necesaria para sobrellevar toda clase de trabajos y penalidades con la esperanza de obtener en la otra vida el premio debido a esa misma resignación, y en una palabra convierte en humanos y benéficos a los hombres que están muy distantes de serlo<sup>25</sup>.

La même analyse avait été faite en 1790 à propos du Noir Miguel, esclave bossale d'une personnalité de Lima, Don Diego Suazo, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques. Le juge et son greffier, examinant le corps du défunt, ne remarquèrent aucune trace de coups qui auraient pu expliquer le suicide par pendaison. De plus les témoins s'accordèrent pour évoquer les bons traitements dont jouissait Miguel dans son nouvel état. En fait, ce Noir caravali, acheté récemment au stock du comte de San Isidro, ignorait tout du sens chrétien de la vie : on avait à peine commencé son éducation religieuse, et il n'était pas encore baptisé. Bref, son acte, affirme un témoin, ne pouvait s'expliquer que par l'atavisme de son ethnologie (celle des Noirs caravalis)<sup>26</sup>. Cette remarque s'inscrit dans un contexte qu'il convient d'éclairer.

Face à l'ampleur du phénomène, et dans le but de protéger les intérêts des maîtres, on tenta de définir une politique de prévention basée sur une étude du comportement des esclaves aux Amériques en rapport avec leurs origines ethniques, dont fait état l'ouvrage de Moreau de Saint-Méry, *Description topographique et politique de la partie espagnole et de la partie française de l'île de Saint-Domingue*<sup>27</sup>, auquel se réfère F. Ortiz<sup>28</sup>. Parmi les Noirs de

---

<sup>24</sup> Circonstance exceptionnelle, la commission admit que les suicides avaient été particulièrement nombreux en 1842 et 1843, à cause de la « rigueur » et de la « sévérité » avec lesquelles furent réprimées les diverses « conspirations » qui éclatèrent à cette époque : « [...] es preciso tener presente que si fue mayor el número de los suicidios en los años de 1843 y 1844 es preciso atribuir esto en gran parte a que el rigor y severidad con que procuraron reprimirse las conspiraciones de negros ocurridas en dichos años redujeron a muchos a la desesperación y les obligaron al suicidio ». Archivo Histórico Nacional de Madrid, Sección Ultramar, Serie Esclavitud, legajo 3550. Document cité en annexe par Jacqueline Philip, *L'esclavage à Cuba au XIX<sup>e</sup> siècle d'après les documents de l'Archivo Histórico Nacional de Madrid*, Paris, L'Harmattan, 1995, p. 103. On consultera l'article de Maria Poumier Taquechel, « El suicidio esclavo en Cuba en los años 1840 », *Anuario de Estudios Americanos* XLIII, Sevilla, Escuela de Estudios Hispano-Americanos, 1986, p. 69-86.

<sup>25</sup> *Op. cit.*, p. 104.

<sup>26</sup> « [...] el citado Negro se había ahorcado por sí propio sin más que por un efecto ordinario su casta » ; A.N.L., *ibid.*, liasse 68-1779, c. 802.

<sup>27</sup> Voir n. 5.

<sup>28</sup> *Op. cit.*, p. 361.

Guinée, seuls les Mandingues étaient réputés pour leur fidélité et leur soumission. La nostalgie des « Dajomés », en provenance des côtes du Dahomey, la susceptibilité des « Lucumis », c'est-à-dire des Yoroubas, la violence et le caractère vindicatif des « Carabalis », originaires de la côte de Calabar dans la Nigeria actuelle, les amenaient souvent au suicide. Par contre les « Araras », fournis par Allada, et les « Congos », malgré leur indolence, s'adaptaient au travail colonial<sup>29</sup>.

On savait également qu'à travers le suicide les esclaves bossales cherchaient à retourner au pays de leurs ancêtres où ils espéraient se réincarner. Comme cette réincarnation exigeait l'intégrité physique, les maîtres n'hésitaient pas, afin de dissuader leurs compagnons de servitude, à couper les mains, les oreilles, le nez, voire la tête des suicidés<sup>30</sup>. C'est probablement cette même motivation qui explique la grande fréquence du suicide sur les navires de traite. Reste à définir les fondements de cette attitude.

Les anthropologues reconnaissent que dans la mentalité traditionnelle africaine la mort n'est pas une fin mais un passage vers un au-delà ressemblant fort à l'ici-bas, à savoir la demeure des esprits où se retrouvent les ancêtres<sup>31</sup> avec lesquels l'ethnie est en relation permanente grâce au culte dont se chargent les anciens assurant la continuité<sup>32</sup> et qui fait des disparus des morts-vivants. C'est là le lieu commun des mythes thanatiques des peuples victimes de la traite. On retiendra la suggestive proposition de B. Adoukonou :

La mort africaine est finalement cela : un passage à la vie comme surplus de puissance, une affirmation que la communication-communion qui se

---

<sup>29</sup> Pour les « lucumis », les « carabalis » et les « congos », F. Ortiz cite une étude effectuée en 1915 et 1916 par Henri Dumont dans la *Revista Bimestre Cubana* intitulée « Antropología y patología comparada de los negros esclavos. Memoria inédita referente a Cuba » ; *in op. cit.*, p. 72 à 74.

<sup>30</sup> F. Ortiz se réfère aux écrits du père Labat et de Moreau de Saint-Méry cités plus haut ; *in op. cit.*, *ibid.*

<sup>31</sup> Les travaux les plus récents ont approfondi l'analyse de Geoffroy Parrinder sur le concept d'âme et les cultes ancestraux en Afrique de l'Ouest d'où provenaient une grande partie des esclaves destinés aux Amériques ; voir *La religion en Afrique occidentale*, Paris, Payot, 1950, p. 137-153. La mort chez les animistes est « privation existentielle » plutôt que « négation essentielle », et la communauté des ancêtres est la forme « hypostasiée » de « la conscience du groupe » selon l'analyse de R. Jaulin, *La mort Sara. L'ordre de la vie, ou la pensée de la mort au Tchad*, Paris, 1967.

<sup>32</sup> René Bureau et Jean-Paul Eschlimann rappellent que « le culte des ancêtres est l'affirmation de l'immortalité de la grande famille, formée des ancêtres, des vivants et des membres du groupe à venir » ; *in Dictionnaire des religions*, sous la direction de Paul Poupard, Paris, P.U.F., 1993, t. 1, rubrique : « Ancêtres en Afrique noire ».

déploie dans le milieu de la parole se poursuit et se survit à soi-même. [...] La mort ? Un hiatus, un abîme sur lequel flotte, comme un pont frêle mais à jamais indestructible, la parole originaire et originante<sup>33</sup>.

Louis-Vincent Thomas, dans son ouvrage *La mort africaine*, fait une synthèse des monographies publiées à ce sujet<sup>34</sup>. Chez les Bantous, auxquels appartiennent les « Angolas » et les « Congos » de toutes les Amériques, le principe vital (le *buzima*) retourne à la nature après le décès matériel de l'individu qui conserve cependant sa puissance spirituelle (le *magara*) qui inspire les vivants<sup>35</sup>. Pour d'autres peuples comme les Yoroubas la force vitale des anciens disparus se réincarne à travers les nouveau-nés du lignage dont elle inspire le comportement jusqu'à un certain âge<sup>36</sup>.

La bonne-mort, c'est-à-dire celle qui assure ce passage grâce à des rites particuliers s'étalant sur la longue durée, ne peut en général avoir lieu que dans le territoire accordé par le dieu suprême et les ancêtres<sup>37</sup>. C'est une conception particulièrement ancrée chez les « Fons » et les « Minas », établis dans le Bénin contemporain, lourdement éprouvés par la traite. Un éloignement excessif faisait donc courir un risque de mal-mort, crainte que ne manquaient pas d'éprouver les esclaves remis aux capitaines négriers.

Mais le suicide que nous évoquons ne serait-il pas une mal-mort ? Sous sa forme « égoïste », il n'était pas très répandu dans l'Afrique traditionnelle. Cependant les vieillards, assurés que leurs descendants effectueraient les rites nécessaires, y avaient parfois recours dans la mesure où, à la fin d'une vie bien remplie, ils estimaient pouvoir rejoindre les ancêtres pour se réincarner : ce n'était donc pas une manifestation de renoncement, mais au contraire le moyen de se resituer, de se recycler dans ce que L.-V. Thomas appelle le « circuit vital cosmique ». Force nous est d'admettre que les victimes du trafic négrier n'appartenaient pas à cette classe.

Par contre, elles étaient sans nul doute assimilables aux guerriers qui se donnaient la mort plutôt que d'être faits prisonniers par les ennemis et privés des rites funéraires nécessaires au passage vers l'ancestralité<sup>38</sup>. Les guerres tribales, naturelles ou provoquées à cet effet, fournissaient en général les cohortes d'esclaves achetés par les négriers. Le suicide des Noirs entassés dans

---

<sup>33</sup> *La mort dans la vie africaine*, Paris, 1979 ; cité par R. Bureau et J.-P. Eschlimann, *in op. cit.*

<sup>34</sup> Louis-Vincent Thomas, *La mort africaine*, Paris, Payot, 1982.

<sup>35</sup> *Id.*, p. 79.

<sup>36</sup> *Id.*, p. 128.

<sup>37</sup> *Id.*, p. 54.

<sup>38</sup> *Id.*, p. 115.

les cales des navires ou des bossales non encore acculturés s'expliqueraient donc de la sorte : c'était l'unique moyen pour eux de n'être pas des morts oubliés, de devenir des ancêtres, à savoir des morts-vivants<sup>39</sup> à la mémoire vénérée individuellement pendant plusieurs générations, puis globalement lors de cérémonies collectives. Paradoxalement, ce suicide redonnait sa place à l'esclave africain dans son univers cosmique.

---

<sup>39</sup> *Id.*, p. 130.